



Québec western le livre définitif sur le country et tous ses dérivés *Page E 3*



Denis Côté: un cinéma qui carbure à la colère et au risque *Page E 8*

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 31 AOÛT ET DIMANCHE 1^{ER} SEPTEMBRE 2013

LA PHOTO

À L'ÈRE DE

Le Mois de la photo
L'ŒIL-MACHINE

La réalité numérique impose un virage dans notre manière de regarder



MICHEL CAMPEAU
Michel Campeau, *Argus C-Four, Ann Arbor, Michigan, É.-U., 1951-1957*, de la série *Splendeur et fétichisme industriels*.



TOMOKO SAWADA
Tomoko Sawada, *ID400, 1998*, détail. 4 cadres de 100 épreuves à la gélatine argentique. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de MEM, Tokyo.

La photographie basée sur des choix est-elle révolue? Chose certaine, les principes du quoi et du comment photographier font désormais place au tout photographier, du plus banal au plus éloigné, du plus intime au plus inaccessible. Le Mois de la photo 2013, qui s'ouvre jeudi, s'en fait le porte-étendard.

JÉRÔME DELGADO

Depuis mai, le Mois de la photo à Montréal s'est dévoilé peu à peu, lâchant ses missives électroniques hebdomadaires, comme autant de petites bombes d'information, si cohérentes avec son objet de recherche: la machine parfaitement huilée qu'est le drone. L'opération séduction terminée, c'est une véritable armée de missiles qui s'apprête à détoner aux quatre coins de la ville.

Le titre de cette 13^e biennale, *Drone. L'image automatisée*, met de l'avant une photographie bien particulière, très actuelle: celle des machines, celle captée sans intervention humaine. Paul Wombell, le commissaire invité britannique, admet avoir été surpris que sa proposition ait été retenue.

«Depuis deux ou trois ans, les principaux thèmes en photographie parlent de la matérialité des images. *Drone. L'image automatisée* concerne plutôt la matérialité de l'appareil photo», confie-t-il, assis sur le bout d'un banc, à la fin d'une journée chargée en montages et en réunions.

Porté par 25 artistes ou collectifs, parachutés en treize lieux, de la maison de la culture Marie-Uguay au centre MAI, en passant par l'édifice Belgo et quelques musées du centre-ville, le Mois de la photo 2013 pourrait bien dérouter les habitués. Les expositions, qui auront cours du 5 septembre au 5 octobre, montreront davantage d'instruments que d'images. Et quand celles-ci seront incluses dans ce qui s'avère être un événement d'installations, elles seront floues ou banales.

Le centre Vox, dans l'édifice 2-22, livrera un concentré de ce constat. On y trouvera un chien-robot qui photographie une fois par jour les murs de la galerie — l'installation *Black Box* (2002-2013), du New-Yorkais Craig Kalpakjian. On y verra la complexe disposition d'objectifs du collectif californien ExpVisLab, ainsi que des intérieurs anodins captés par une multitude d'appareils automatiques utilisés par l'Allemande Barbara Probst. C'est là aussi qu'atterrira, du vétéran britannique Max Dean, le robot qui nous invite à lui dire quelles photos de famille détruire, lesquelles conserver.

Le Web fournit une banque illimitée d'images, ce que plusieurs des artistes invités exploitent: le Montréalais Jon Rafman à partir de Google Street View, le Belge Mishka Henner, de Google Earth, la Torontoise Cheryl Sourkes et Penelope Umbrico, autre New-Yorkaise, des réseaux sociaux.

Le Français Raphaël Dallaporta et le troisième New-Yorkais Trevor Paglen sondent, eux, le drone militaire. Le premier pointe des sites historiques en Afghanistan, le second redéfinit le sublime, à partir d'images clandestines de l'armée américaine. «Voir le drone pour moi au XXI^e siècle, c'est comme voir le train au XIX^e siècle pour [le peintre] Turner», dit-il, si on

VOIR PAGE E 4: PHOTO

«On s'était contenté de lire l'image, savoir ce qu'elle représentait, ou ne représentait pas. Là, nous voulons savoir ce que la caméra peut faire.»
— Paul Wombell



Barbara Probst, *Exposure #55: Munich, Waisenhausstrasse 65, 01.17.08, 1:55 p.m., 2008*. 12 épreuves à jet d'encre UltraChrome sur papier de coton. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de Murray Guy, New York.

CHIHULY
UN UNIVERS À COUPER LE SOUFFLE

Achetez vos billets dès maintenant sur acouperlesouffle.ca



Bell

RICHTER



«Chihuly au MBAM c'est le jardin botanique sublimé, une sorte de pays des merveilles.»

— Radio-Canada

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec Dale Chihuly. / Dale Chihuly, *Mille Fiori*, 2013, 2,7 x 12,6 x 4,3 m. MBAM.

CULTURE › CINÉMA



SOURCE LIGUE NATIONALE D'IMPROVISATION

La Ligue nationale d'improvisation a permis aux spectateurs de lancer des claques sur la tronche des comédiens, au besoin. Elle a ainsi fait chez nous œuvre de thérapie sociale. Sans faire pour autant école.

Parole de public!



ODILE TREMBLAY

Retour sur un matin au Festival des films du monde. On nous avait projeté au chic Impérial, devant jury et acheteurs de billets, un screener du film en compétition de *Cha cha cha* de Marco Risi. La bonne copie avait foiré, comme on dit, aussi le film défilait-il avec le code horaire (*time code*) à l'écran et le nom de distributeur voilant l'image. Première réaction: stupeur! Puis vint la colère envers le FFM qui acceptait ce compromis bancal. Enfin, ce cri du cœur: «*Quel gentil public, celui des Québécois!*» Oh, quelques rares personnes sont bien sorties de la salle, mais le gros des troupes est demeuré assis. Moi aussi! J'observais mes compagnons d'infortune: «*Que va-t-il se passer, maintenant?*»

Rien du tout!

Le fait d'avoir protesté dans mon journal contre pareille dérive me valut après coup quelques regards noirs de spectateurs et des remarques acerbes: «*Ce n'était pas si grave! Vous allez faire du tort (encore!) au FFM.*»

Mais oui, pourtant, c'était très grave.

Projeter un film d'aussi piètre qualité dans un rendez-vous de catégorie A, c'est un soufflet qui vous est décoché, ô public! Et de grâce, ne vous laissez pas tondre comme ça. Réclamez donc un coup parti une sélection resserrée aux dirigeants du FFM! Vous magasineriez moins dans le noir.

Sauf que personne ne crie, hormis les méchants journalistes. Dommage!

Remarquez, l'apathie culturelle du public québécois dépasse, et de loin, le champ du cinéma. Même passivité au théâtre et devant à peu près tous les arts de la scène. De trop nombreuses ovations accueillent d'un pareil élan excellence et médiocrité.

Et pourquoi faudrait-il, je l'entends, chahuter son désaccord, quand la production a merdé? Des plans pour attrister les créateurs, qui ont travaillé si fort!

Et puis... Et puis... Peut-être que plusieurs Québécois estiment ne pas mériter mieux que ça. Vieux fond atavique du petit pain, notre dû. Ajoutez, en matière artistique, l'éternel complexe du «*Jos pas assez connaissant*» qui n'ose se prononcer trop fort. Sauf qu'à ne rien revendiquer, on s'en laisse passer. Comme au resto, faute de retourner le plat brûlé.

Parfois, à l'opéra, j'entends, il est vrai, quelques huées les soirs de première, issues toujours des mêmes rangs, d'ailleurs. Ce grouscule doit venir d'Europe...

Vieille tradition surtout française: celle du «*J'accuse*», du «*Je proteste!*».

Au Festival de Cannes — stupeur au premier

séjour! —, ces huées sont fréquentes à la fin de projections de presse, quand le film décroît. On finit par crier *Chou!* aussi, tant ça défoile. Et les cinéastes en attente au Palais sont avertis à la vitesse du texto, comme jadis par le téléphone arabe. Alerte! Ils ont hué!

L'art peut être une expérience cruelle et la réception d'une œuvre, parfois rock & roll.

En France, la petite histoire garde le souvenir de premières particulièrement houleuses; souvent à tort, au fait. Telle celle du *Sacre du printemps* de Stravinsky avec les Ballets russes sur une chorégraphie de Vaslav Nijinski. Ça se déroulait au théâtre des Champs-Élysées à Paris, il y a cent ans (plus précisément le 29 mai 1913). Rires hystériques ou hurlements scandalisés, projectiles lancés sur la scène et la fosse d'orchestre: la modernité naissait en plein chaos.

L'art

peut être une expérience cruelle et la réception d'une œuvre, parfois rock & roll

Déjà, le 25 février 1830, à la Comédie-Française, la première de la pièce *Hernani* de Victor Hugo, drame romantique qui entendait briser les règles du théâtre classique, fut le théâtre de la célèbre bataille du même nom. Deux camps s'affrontaient dans la salle: classiques contre romantiques, avec foire d'empoigne. Théophile Gautier en gilet rouge et Alexandre Dumas, toute crinière dehors, défendaient leur champion aux côtés des jeunes loups costumés et hirsutes, unis contre les perruques des classiques poussiéreux. Soir après soir, la Comédie-Française redevenait ring de boxe, avec victoire ultime d'Hugo, bien sûr.

Certains triomphes demeurent consignés dans les annales, faut pas croire. La première du *Cyrano* d'Edmond Rostand, entre autres, un certain 28 décembre 1897 au théâtre de la Porte-Saint-Martin. L'auteur, craignant le pire, s'était excusé d'avance à son acteur Coquelin de l'avoir entraîné dans pareille galère. Erreur! Vingt minutes d'ovation continue, une salle en liesse, et le ministre des Finances de l'époque courant épingle la Légion d'honneur sur le plastron de Rostand avec ces mots: «*Je me permets de prendre un peu d'avance...*»

OK, on est de mœurs moins extrêmes au Québec. D'ailleurs, en France, ça s'est un peu calmé. Les traditions se perdent...

Quand même. Le jour où la Ligue nationale d'improvisation avait distribué des claques aux spectateurs pour les lancer au besoin sur la tronche des comédiens, elle faisait chez nous œuvre de thérapie sociale. Sans faire école pour autant. Allez, le public demeure grand juge; pousse en l'air, pousse en bas, comme dans la Rome antique. Un peu de frénésie, que diable! Reste à convaincre le spectateur de son droit à l'indignation autant qu'à l'éblouissement. Comme on dit dans les pubs de L'Oréal: parce que vous le valez bien!

otremblay@ledevoir.com

30^e
SAISON
2013/14

△△△
15 PIÈCES TAILLÉES SUR MESURE
POUR LES JEUNES DE TOUS ÂGES

▽
2 LIEUX DE DIFFUSION
12 SPECTACLES À LA MAISON THÉÂTRE
3 SPECTACLES AU PROSPERO

▽
INFORMATION ET RÉSERVATION
MAISONTHEATRE.COM
514 288-7211

▽▽▽

MAISON THÉÂTRE
POUR LES JEUNES DE TOUS ÂGES

COMMANDITAIRE DE SAISON
BANQUE LAURENTIENNE

LA LICORNE
SAISON 13/14
direction artistique LA MANUFACTURE

Partenaire de la campagne d'abonnement
Hydro Québec

ABONNEZ-VOUS!
THEATRELALICORNE.COM
514 523-2246

SE DIRE

2 SALLES • 17 PRODUCTIONS THÉÂTRALES REGROUPANT 14 COMPAGNIES

LA MANUFACTURE • LES BICHES PENSIVES • THÉÂTRE DU GRAND JOUR • LES ÉTERNELS PIGISTES • SINGULIER PLURIEL • THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO ET THÉÂTRE DE LA VIEILLE 17 • FABIEN CLOUTIER • URBI ET ORBI • THÉÂTRE DEBOUT • THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS • LES ÉCORNIFLEUSES • LA BATAILLE • THÉÂTRE NIVEAU PARKING

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des arts de Montréal

Canada Council for the Arts

Télé-Québec

LE DEVOIR

Belles Sœurs

THÉÂTRE MUSICAL

« UN CHEF-D'ŒUVRE MULTIPLIÉ PAR DEUX. »
LA PRESSE

« ON NE PEUT S'EMPÊCHER DE CRIER AU GÉNIE. »
VOIR

« UNE RÉUSSITE TOTALE, INTÉGRALE, ABSOLUE. »
RADIO-CANADA

« UN GRAND SHOW POPULAIRE, UN IRRÉSISTIBLE PARTY. »
LE DEVOIR

D'APRÈS LES BELLES-SŒURS DE
MICHEL TREMBLAY

LIVRET, PAROLES ET MISE EN SCÈNE
RENÉ RICHARD CYR

MUSIQUE
DANIEL BÉLANGER

AVEC
MARIE-THÉRÈSE FORTIN MAUDE GUÉRIN SONIA VACHON

ET 16 AUTRES INTERPRÈTES
CONCEPTEURS: STÉPHANE AUBIN, JEAN BARD, MÉRÉDITH CARON, MARTIN LABRECQUE

AU MONUMENT-NATIONAL DU 12 AU 21 SEPTEMBRE 2013

RÉSERVEZ MAINTENANT AU 514-871-2224

MONUMENT-NATIONAL - SALLE SALLE LUDGER-DUVERNAY, 1182, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

BELLES-SŒURS EST UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET DU CENTRE CULTUREL DE JOLIETTE

BELLES-SŒURS.CA

LAVITRINE.COM

CULTURE › MUSIQUE

Et bienvenue au ranch à Willie!

Écrit à six mains, *Québec Western* offre un panorama complet du country et ses dérivés

Pour tout, tout, tout savoir (et comprendre) d'un monde venu d'ailleurs et réinventé chez nous: *Québec western*, le livre définitif sur le country, le western, le country'n'western et autres dérivés. Faute de yodeler, les auteurs sont causants.

SYLVAIN CORMIER

Hal Wallis, vous connaissez? Je savais qu'il était né Léonard Gauthier à Rouyn-Noranda, qu'il a écrit *The Lumberjack*, qu'il a un jour croisé le jeune Elvis en tournée, à peu près ça. Et je le sais depuis peu: Richard Desjardins et Paul Daraïche ont repris la chanson en duo l'an dernier. Dans *Québec western*, cinq pages lui sont consacrées. On y apprend, tribulations d'un sacré baroudeur, qu'il fut rockabilly (si quelqu'un trouve *My Pink Cadillac/Bop-A-Dee-Bop-A-Dee*, je serais preneur), que Patsy Cline enregistra ses chansons, qu'il a vendu plus d'un million et demi de disques, etc. Il y a même une entrevue. Fouillée. Jusqu'à la Martin D-28 qu'Elvis lui «avait grafiñée».

Exemple choisi parmi les 300 pages d'un extraordinaire livre qui aurait dû, foi d'éditeur, en compter 200, mais bon, il y avait trop à dire. Une montagne. La montagne de la chanson de Lucille Starr.

Pour faire le tour de la montagne, un vrai beau tour, le tour le plus complet imaginable, du cowboy solitaire du Far West jusqu'aux 650 000 attroupés annuels de Saint-Tite, du country au cinéma à la littérature country, des personnages mythiques (Buffalo Bill et Sitting Bull à Montréal!) aux vedettes célébrées et moins célébrées d'une musique à la fois immensément populaire et mal-aimée (des Daraïche à Denis Champoux, de Mara Tremblay à MC Gilles), ils s'y sont mis à trois. Un couple, l'écrivaine et ex-Moquette coquette Marie-Hélène Lebeau-Taschereau et le prof de cinéma et documentariste Jacques Blondin, et celle qu'ils ont baptisée «Miss Country centre-ville», j'ai nommé Melissa Maya Falkenberg, la plus enthousiaste countryphile de ce côté-ci de la rivière Pecos (la Carmel Dumas de sa génération) et, vous allez tout comprendre, la maman d'une adorable petite fille baptisée... Tennessee.

«Je me voyais écrire un livre comme celui-là... dans 70 ans», s'étonne encore Me-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Ils sont trois mordus à s'être plongés dans le country pour pouvoir l'écrire: Jacques Blondin, Melissa Maya Falkenberg et Marie-Hélène Lebeau-Taschereau. Leur collaboration donne un portrait en chapitres fascinants, à consommer selon ses goûts.

«C'était autant la petite histoire des bottes Boulet que parler longtemps avec Isabelle Boulay, peut-être mon entrevue la plus marquante de tout le livre»

Marie-Hélène Lebeau-Taschereau

lissa Maya attablée dans sa salle à manger, dans Rosemont. Les collègues sourient. «Si Jacques et Marie-Hélène n'avaient pas eu un vrai projet, un éditeur, une échéance, je ne me serais jamais lancée, c'était trop fou, trop vaste.» A grandeur d'horizon, oui. Deux ans de recherches, chacun ses chapitres, infinies relectures et contre-vérifications (des maniaques du fait juste et justifié, les trois), une volonté commune de «pluralité des regards», du sérieux et de l'humour à la même enseigne de *saloon* (titre de chapitre: «La maudite différence entre country et western»), série d'entrevues de fond avec des fans, des collectionneurs, des spécialistes, des commenta-

teurs éclairés, en plus de tous les pionniers survivants et les incontournable d'hier et d'aujourd'hui.

Le plus loin possible

«On a eu beau subdiviser les champs, explique Jacques, chaque sujet avait ses propres ramifications...» Melissa Maya: «On ajoutait encadré après encadré!» Marie-Hélène: «Pour chaque aspect, on remontait le plus loin possible, aux origines, pour comprendre comment c'est arrivé au Québec.» Melissa Maya: «Tu peux pas juste dire que le country commence au Québec dans les années 40 avec le soldat Lebrun, fallait creuser, fallait comprendre, d'abord pour nous-mêmes...» L'un des premiers

chapitres complétés est l'un des plus fascinants. «Lénigmatique histoire du yodel...» (pourquoi diable yodelons-nous dans la chanson country?) a mené Marie-Hélène sur plusieurs pistes, d'où deux grosses pages d'hypothèses et une entrevue avec Manon Bédard, la «voix populaire du yodel québécois» (vedette telle qu'une fan a été enterrée avec l'un de ses disques). «Quand Marie nous est arrivée avec son étude sur le yodel, se rappelle Jacques, on a trouvé que la barre était haute. Faudrait-il à chaque fois aller aussi loin?» Eh oui, finalement.

Quand ce livre traite du rodéo, on obtient l'histoire du rodéo, l'origine mexicaine, la culture rodéo québécoise, des entrevues avec une famille pionnière (les Ride-rosi), on rencontre un monteur de taureaux, etc. Chaque chapitre est une monographie. D'où la possibilité d'ouvrir le fort bel ouvrage n'importe où, d'y aller selon ses goûts. Tout le monde ne se passionne pas pour la mode country, mais le portrait n'est pas moins donné en pied. Melissa Maya: «A un moment donné, le country, on a décidé de le prendre de l'intérieur et

de l'extérieur, sous tous les angles, sans ornières ni frontières.» Marie-Hélène précise: «Avec la volonté d'un équilibre entre les rencontres et les faits. C'était autant la petite histoire des bottes Boulet que parler longtemps avec Isabelle Boulay, peut-être mon entrevue la plus marquante de tout le livre: il n'y a personne qui incarne plus les valeurs du country qu'elle. C'est vraiment notre Dolly Parton.»

«Un soir, raconte Melissa Maya, j'en ai voulu aux générations précédentes de ne pas avoir documenté ou enregistré certaines choses. Pourquoi il y a seulement un épisode du Ranch à Willie dans les archives de TVA? Mais le constat positif, là-dedans, ça été de comprendre qu'on n'était pas en train de travailler pour rien. Mieux vaut tard que jamais.» Les deux autres opinent du stetson imaginaire. «Yep!»

Le Devoir

QUÉBEC WESTERN
VILLE APRES VILLE
Jacques Blondin, Melissa Maya Falkenberg, Marie-Hélène Lebeau-Taschereau
Les éditions les Malins
Montréal, 2013, 304 pages

Sous la couverture

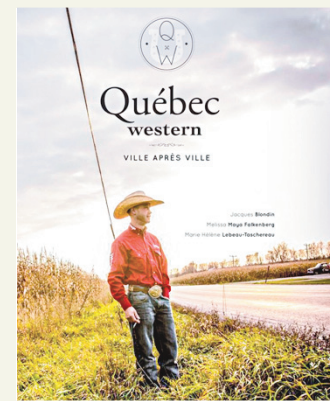
De western à country
«En écrivant ce livre, nous avons remarqué que le gala annuel que tient l'ADISQ [...] a utilisé le terme western pour la catégorie dédiée au genre de 1979 à 1981, puis country-western pendant trois ans, pour finalement opter pour country jusqu'à aujourd'hui, à l'exception de 1992, édition à laquelle on est revenu à country-western (que s'est-il passé cette année-là?!).»

Buffalo Bill et Sitting Bull à Montréal

«Au printemps 1885, les rues de Montréal sont d'une saleté répugnante. La neige commence à fondre, les ordures de 200 000 Montréalais refont surface. [...] Une épidémie de variole frappe les plus démunis et fait 3000 victimes. [...] C'est dans ce contexte que débarquent Buffalo Bill et le Wild West Show. [...] Dans la troupe se trouve un homme qui connaît déjà la variole: le légendaire Sitting Bull. Cet homme qui a vaincu le général Custer a été témoin des ravages de cette maladie au sein de sa communauté. [...] pour cinquante dollars la semaine plus ses frais, il fait partie de la troupe.»

Duel d'egos:

Charlebois contre Leone
Anecdote du tournage d'Un génie, deux associés, une cloche. Charlebois raconte. «Je me suis comporté comme un idiot. J'arrivais du rock'n'roll, je fumais des pétards... Un jour, je rate une journée complète de tournage avec deux cents figurants qui attendent... (Rires.) Imaginez deux cents Italiens qui arrivent en petit Fiat, se déguisent en cow-boys, on les fait passer dans la machine à poussière. Ils m'ont attendu huit heures comme ça?!»



<p>ESPACE GO</p> <p>VILLA DOLOROSA</p> <p>De Rebekka Kricheldorf Mise en scène de Martin Faucher</p> <p>Avec Geneviève Alarie + Anne-Élisabeth Bossé + Luc Bourgeois + David Boutin + Marilyn Castonguay + Léane Labrèche-Dor</p> <p>Du 17 septembre au 12 octobre 2013</p> <p>Une production d'ESPACE GO</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>UNE VIE POUR DEUX</p> <p>D'Évelyne de la Chenelière Mise en scène d'Alice Ronfard</p> <p>Avec Jean-François Casabonne + Violette Chauveau + Évelyne de la Chenelière</p> <p>Du 22 octobre au 2 novembre 2013</p> <p>Une production d'ESPACE GO</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>LA VILLE</p> <p>De Martin Crimp Mise en scène de Denis Marleau + Stéphanie Jasmin</p> <p>Avec Sophie Cadieux + Alexis Martin + Évelyne Rompré</p> <p>Du 28 janvier au 22 février 2014</p> <p>Une coproduction ESPACE GO + UBU</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>TU IRAS LA CHERCHER</p> <p>De Guillaume Corbeil Mise en scène de Sophie Cadieux</p> <p>Avec Marie-France Lambert</p> <p>Du 11 au 22 mars 2014</p> <p>Une production d'ESPACE GO</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>MOLLY BLOOM</p> <p>D'après Ulysse de James Joyce Mise en scène de Brigitte Haentjens</p> <p>Avec Anne-Marie Cadieux</p> <p>Du 6 au 31 mai 2014</p> <p>Une coproduction ESPACE GO + Sibyllines</p>
--	---	--	--	--

LES CHAMPS PÉTROLIFÈRES
Théâtre PÂP

CINQ VISAGES POUR
CAMILLE BRUNELLE - Théâtre PÂP

THE DRAGONFLY OF CHICOUTIMI
Théâtre PÂP + FTA

L'ARCHITECTURE DE LA PAIX
Pigeons International + Teatro São Luiz

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!

ESPACEGO.COM

Conseil des arts et des lettres
Québec

Conseil des Arts du Canada

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Hydro Québec

transat PARTENAIRE DE SAISON

CULTURE › THÉÂTRE

Le syndrome berlinois

Evelyne de la Chenelière et Daniel Brière racontent en texte, en images, en jeu et en sons leur fascination pour la créativité de la ville allemande

FABIEN DEGLISE

Tout a commencé par une série d'appels lointains auxquels un couple d'artistes se prépare à donner une réponse étonnante, ici et maintenant. On remonte le fil. En 2009, le comédien Daniel Brière est de passage à Berlin, en Allemagne, pour la Berlinale où le film *C'est pas moi, je le jure!*, de Philippe Falardeau, dans lequel il joue, est en compétition.

L'homme vient d'être frappé par une ville qui, depuis sa réunification en 1989, dégage une énergie créatrice folle et captivante. Chaque soir, depuis ce tourbillon, il appelle sa compagne à Montréal, l'actrice et dramaturge Evelyne de la Chenelière, pour tenter de mettre des mots sur la rencontre troublante qu'il vient de faire avec la charismatique capitale.

Il raconte. Il convainc. Il va également partager et attirer sa moitié pour faire un tout en ces lieux et pour, quatre ans plus tard, transformer ces appels en une création en totale harmonie avec son sujet. *Berlin appelle* est une pièce-installation conceptuelle alliant texte, jeu, images et sons, évoquant Berlin, loin des codes et des cadres trop formels et présentée deux soirs seulement dans l'enceinte du



Daniel Brière transporte ici la Berlin vibrante et oxygénante qu'il a connue lors de la Berlinale de 2009.

Goethe-Institut. *Sehr schön*, comme on dit là-bas.

«Berlin, ça a été un choc», raconte Daniel Brière, rencontré cette semaine avec Evelyne de la Chenelière au sortir d'une répétition, un choc dont on veut rendre compte. C'est une exploration du syndrome de Berlin [clin d'œil au syndrome de Stendahl, ces vertiges induits chez certains par une exposition abondante à l'art], une façon de raconter l'impor-

tance qu'a eue pour nous cette rencontre avec cette ville», dans l'espoir d'en faire germer un petit quelque chose ici.

«Ni théâtre, ni performance, mais les deux à la fois», résume M^{me} de la Chenelière qui signe le texte de cet objet scénique atypique avec Daniel Brière. *Berlin appelle*, qui emprunte son titre au film de Hannes Stöhr plongeant dans les nuits folles et électro de la ville, prend la forme d'un déambula-

toire dans les différents espaces du Goethe-Institut. Plusieurs tableaux vont y être livrés posant chacun un regard sur cette métropole en mouvement. Il y sera question d'architecture, du poids du passé, du concept de distanciation de l'acteur développé par Bertolt Brecht, de la quête d'identité dans un environnement où les différences convergent pour s'assembler et mettre leurs horizons au diapason de la créa-

tion... Catherine de Léan, germanophile assumée, elle aussi tombée sous le charme de Berlin, prête sa voix à la chose, alors que Marc Fortier va y mettre ses notes de piano et le philosophe Robert Hébert quelques mots.

«À Berlin, on vit quelque chose qui fait du bien», dit Daniel Brière. *Y aller, c'est être forcé d'y retourner. C'est une ville détendue, riche, stimulante où l'on a l'impression d'être plus vivant*. «Ça fait vibrer aussi, c'est oxygénant», ajoute Evelyne de la Chenelière, et c'est finalement comme une rencontre humaine et amoureuse: elle nous place à la fois face à la découverte, mais aussi face à quelque chose que l'on cherchait sans savoir quelle forme cela avait. Un coup de foudre, à l'évidence, à l'origine d'une expérimentation théâtrale. Quoique, de cet «écho à ce qu'il a vécu là-bas», on peut présumer que le couple se prépare sans doute à écrire plus que ça, Berlin ayant ce pouvoir un peu fou de transformer ceux qui y passent en Berlinois.

Le Devoir

BERLIN APPELLE

Avec Daniel Brière, Evelyne de la Chenelière, Catherine de Léan et Marc Fortier. Les 6 et 7 septembre au Goethe-Institut, à 20 h.

Berlin en quelques lieux habités

Le mémorial aux homosexuels persécutés par les nazis aux abords du Tiergarten et signé Michael Elmgreen et Ingar Dragset. «Berlin est truffé de monuments et de lieux très lourds qui évoquent la mort, la persécution, le drame», dit Daniel Brière. Ce passé a un poids dans la création contemporaine, une résonance que l'on ne peut pas éviter et qui, par effet de contraste, selon lui, met en relief l'amnésie relative du Québec face à son passé.

Le théâtre Volksbühne de la Rosa-Luxemburg-Platz — «et sa cantine au sous-sol» — ainsi que la Schaubühne de la Lehnhiner Platz. «Deux lieux de création incroyables où on a été en contact avec le théâtre de René Pollesch, Frank Castorf et Thomas Ostermeier.»

Les quartiers Mitte et Wedding. «Nous y avons habité, dans des appartements que des Berlinois nous ont prêtés alors qu'ils étaient en voyage. En scrutant leur bibliothèque, leur collection de disques, on sent bien que le foisonnement culturel est partout dans la ville. À Berlin, la différence est célébrée. Les dogmes, l'adhésion totale à un objet, à une œuvre fait peur. C'est rafraîchissant.»

PHOTO

SUITE DE LA PAGE E 1

en croit la publication du Mois de la photo. Pour Paul Wombell, directeur dans les années 1990 de la Photographers Gallery à Londres, la première galerie britannique entièrement consacrée à la discipline, la réalité numérique impose un virage dans notre manière de regarder. Côté qualité et contenu, on se satisfait de peu. «On s'était contenté, dit Wombell, de lire l'image, savoir ce qu'elle représentait, ou ne représentait pas. Là, nous voulons savoir ce que la caméra peut faire.» Véronique Ducharme, une des plus jeunes de la cuvée 2013, ne cherche pas à connaître les capacités de l'appareil photo. C'est son cerveau qui l'intrigue.

Le Mois en panorama

Le photomaton, premier «drone»

En tant que machine autonome, le photomaton serait un des premiers drones, le seul statique. La Japonaise Tomoko Sawada, qui transforme son apparence physique en deux séries d'images réalisées en 1998, *ID400* et *Skinhead*, contourne les fins du photomaton, soit celles de fournir des pièces d'identité. Le collectif néerlandais Wassinklundgren, lui, a trafiqué le champ photographique de la machine par l'ajout, tout simple, d'un miroir. Deux projets réunis au MAI.

«Ce qui m'intéresse, c'est la "subjectivité" de la machine, la machine perçue comme "sujet qui prend des décisions"», énonce celle qui dit observer «des rapports entre une machine et la forêt». «Je m'intéresse à ce qui se passe lorsque je ne suis pas là.»

Ses diapositives *Encounters*, exposées à la galerie B-312 du Belgo, scrutent la nature à

Montréal, vue de haut

Les cartographies et autres images captées des airs abondent dans la sélection, parmi lesquelles deux projets nés ici. David K. Ross a porté son attention sur le gyrophare de la Place Ville-Marie; son film *Le phare* montre autant la machine giratoire, que son champ de vision. A la maison de la culture Plateau-Mont-Royal. *Photogrammétrie de Montréal* n'est pas, lui, un projet artistique ni actuel. Ce sont des images des années 1960 commandées par la Ville pour dresser la cartographie de ses limites. Au musée McCord.

Les vedettes

Parmi les figures internationales retenues pour cette 13^e édition, notons en premier lieu Thomas Ruff et Mona Hatoum, réunis à la Fonderie Darling dans un face-à-face macro/micro. De l'Allemagne, on aura droit à *m.a.r.s.*, un ensemble de grands formats réalisés à partir d'images envoyées par une sonde spatiale. De Mona Hatoum, le commissaire présente une installation vidéo de 1994, conçue à partir de caméras endoscopiques et insérées par la Londonienne dans son propre corps.

l'insu de la faune qui y habite. À la manière des chasseurs, elle s'est servie d'appareils automatiques activés par des détecteurs de mouvement et de chaleur. Les images qu'elle obtient sont celles de l'appareil, précise-t-elle — pas les siennes —, et baignent dans une noirceur digne de récits de fantômes.

La banalité et l'insignifiant, si prégnants de Google Map à Facebook, ne préoccupent pas la diplômée de l'Université

Concordia. Il serait plutôt important, selon elle, d'oublier notre égocentrisme. «Il faut que l'on laisse de côté la perception humaine», soutient-elle.

La fin d'une époque

Si Valérie Ducharme pointe les capacités «intellectuelles» de la machinerie automatisée, Michel Campeau lui donne une identité. Son projet *Splendeur et fétichisme industriels*, exposée au Musée des beaux-arts, consiste en une suite de

portraits d'appareils anciens. Ceux-ci poursuivent son travail autour de la «fin d'une époque». Il assume ce «deuil», par son choix du «fond noir et de la frontalité, histoire d'envolopper [les caméras], comme dans un linceul», dit-il.

Ses images nettes et soignées détonneront sans doute dans ce Mois de la photo. Elles étaient cependant vitales, selon le commissaire. Elles permettent de mieux comprendre la technologie, croit Paul Wombell, point indispensable au moment où l'on vit «d'extraordinaires déplacements et changements [shifts and changes]».

«Toutes les œuvres me posent des questions fondamentales, dit-il. Qu'est-ce l'humanité aujourd'hui? Comment interpréter ce monde que nous fabriquons? Les caméras regardent peut-être ce qu'on ne

voit pas. Mais que veut-on communiquer?»

Michel Campeau n'a pas la réponse. Lui qui a l'impression «de patauger dans un magma d'une grande nullité visuelle» considère que la «sédution numérique» ouvre le piège de la perfection. «Les outils sont hyper performants, tout est lisse, égal. Il n'y a plus de place pour l'imperfection. Hier, la chambre noire faisait appel à l'approximatif, désormais, les logiciels se fondent sur l'exactitude du rendu. Je n'y échappe probablement pas moi non plus», craint le photographe chevronné.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir Une sélection d'œuvres marquantes au 13^e Mois de la photo. ledevoir.com/cultures/arts-visuels

LA LICORNE
THÉÂTRE DU GRAND JOUR
PRODUCTION
THÉÂTRE DE LA MANIFACTURE

« Intelligent et dérangeant (...) d'une pertinence absolue ! »
Alexandre Vigneault, La Presse

« ...le théâtre scène de combat. Le théâtre qui met à mal. Qui dénonce, qui responsabilise (...) C'est précisément ce que dit Cloutier... et qu'il illustre clairement dans Billy. »
Michel Bélaïr, Le Devoir

EN REPRISE

BILLY

9 - 27 SEPTEMBRE 2013
LES JOURS DE HURLEMENT

DE FABRIEN CLOUTIER MISE EN SCÈNE SYLVAIN BELANGER

AVEC LOUISE BOMBARDIER • GUILLAUME CYR
• CATHÉLINE LAROCHELLE

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE CATHÉLINE LA FRENTEIRE • SCÉNOGRAPHIE EVELYNE PLOUETTE • COSTUMES MARC SÉNÉCAL • MUSIQUE ORIGINALE LARSEN LUPIN • ÉCLAIRAGES ERWANN BERNARD • DIRECTION DE PRODUCTION MARIE-HELENE DUFORT • DIRECTION TECHNIQUE SIMON CLOUTIER

THÉÂTRE LA LICORNE • 4559 PAPINEAU, MONTRÉAL
BILLETTERIE 514-523-2246 • WWW.THEATRE.LALICORNE.COM

USINE C

LE RECOURS AUX FORÊTS FRANCE

MICHEL ONFRAY, JEAN LAMBERT-WILD, CAROLYN CARLSON
FRANÇOIS ROYET & JEAN-LUC THERMINARIAS

10 > 14 SEPTEMBRE 5 SOIRS SEULEMENT
PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

1345, AV. LALONDE | 514 521-4493 | USINE-C.COM - ADMISSION.COM

COPRÉSENTATION **USINE C** **g** AVEC LE SOUTIEN

SOPHIE CADIEUX ROBERT LALONDE

10 AU 21 SEPTEMBRE
au Théâtre d'Aujourd'hui

MOI DANS LES RUINES ROUGES DU SIÈCLE

Texte et mise en scène
Olivier Kemeid

Billetterie
(514) 282-3900

Trois Tristes Tigres Meilleur spectacle Montréal
Prix de la critique AQCT 2012

Avec le soutien du CALQ, du CAC et du CAM

SASHA SAMAR

ANNICK BERGERON GEOFFREY GAQUÈRE

CULTURE › ÉVÉNEMENT PLURIDISCIPLINAIRE

Fouiller l'âme sonore de Montréal

Stephen Bain et d'autres fidèles marquent les dix ans des Escales improbables

FRÉDÉRIQUE DOYON

Si la mini-maison victorienne, plantée au milieu des allées et venues du Vieux-Port de Montréal, avait fait l'événement des Escales improbables 2011. L'artiste néo-zélandais Stephen Bain revient cette année fêter les dix ans de la manifestation avec une installation d'archéoaoustique s'inspirant de l'esprit du Vieux-Montréal.

Belle manière de saluer en même temps l'esprit de cette manifestation qui investit les quais de manière multiple (par la musique, la danse, l'art visuel, la performance) en invitant le public à se laisser surprendre, à s'arrêter pour regarder son environnement autrement.

Soundig ressemble à un petit chantier archéologique sous les bâches. «L'idée est de découvrir des éléments de culture et d'anthropologie pour reconstruire comment la vie se passait avant, mais à travers le son», explique l'artiste au *Devoir*, sur le site où sera bientôt érigé son antre sonore. On a récolté des sons environnants mais aussi des sons historiques tirés des archives orales, de YouTube et des cartographies sonores déjà existantes, comme montrealsoundmap.com.

Bain essaie en quelque sorte de capter l'atmosphère propre à Montréal, inspiré par le bouquin *Psyche & The City* dans lequel des psychanalystes jungiens fouillent l'«âme» des métropoles. *Soundig* tente de représenter trois champs de la psyché. La conscience regroupe les sons récoltés un peu partout pour représenter le quotidien. L'inconscient personnel prend la forme d'une transposition sonore des «récits et mondes imaginaires qui nous affectent». Pour l'inconscient collectif, Bain et son équipe ont planté des micros sous le sol, via l'égout attenant, dont l'écoulement, généreux le jour de l'entrevue, semblait rappeler l'existence de l'ancienne rivière Saint-Pierre, qui coulait par là...

L'art de la rencontre

Le charme de l'affaire, c'est que les balbutiements de ce concept ont germé ici même, alors que Bain présentait *Baby...* ? en 2011. Fasciné par le travail des archéologues, il avait été captivé par l'ancien Montréal mis au jour au musée Pointe-à-Callière. «Il m'a appelée peu de temps après pour me dire: "J'ai une idée!"», ra-

conte Sylvie Teste, directrice artistique des Escales improbables. Le réinviter s'imposait tout naturellement.

Intimement liée au lieu où elle se déploie, l'installation archéoaoustique incarne l'approche *in situ* que les Escales de jour (celles qui se déroulent dans le Vieux-Port) ont souvent adoptée sans en faire un «absolu».

On se souvient notamment d'*Idylle*, installation évolutive créée pour le bassin d'eau du Vieux-Port, en écho au fleuve, des installations *Forêt* et *Sacs de prière* du sculpteur Phil Allard. Cette année, le tandem chorégraphique Mandoline hybride propose ses *Installations mouvantes* qui distillent poétiquement l'esprit des cafés, bistrot et terrasses. Aux Escales de ville, qui s'enfoncent dans le tissu urbain depuis quelques années, le chorégraphe et danseur Peter Trosztmer reprend sa performance *5 of 6 Machines* dans un édifice industriel de Griffintown, inspirée du lieu, de ses outils et matériaux et du travail qui s'y déployait jadis.

Tirée du jargon archéologique, l'expression latine a d'abord été appliquée à l'art public, puis repiquée, adaptée, parfois galvaudée un peu.

«La question de l'*in situ* est en pleine évolution», explique M^{me} Teste. *D'autres disciplines se sont approprié le concept. Pour nous, il s'agit surtout de création en espace public.* Car le cœur battant des Escales, après tout, c'est la rencontre inusitée, pluridisciplinaire avec les passants.

Le Devoir

D Voir › Une incursion vidéo dans le monde *Soundig*. ledevoir.com/culture



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

En 2011, Stephen Bain avait été captivé par l'ancien Montréal révélé au musée Pointe-à-Callière.

Des escales formées de fidèles, de fêtes et d'orgies sonores

«Dans la trame du 10^e anniversaire, on trouvait important qu'il y ait une large place à ces artistes avec qui on a construit des histoires de fidélités», confie la fondatrice et directrice artistique des Escales improbables, Sylvie Teste.

Toujours fidèle à la danse, celle-ci invite la compagnie **Mandoline hybride** à reprendre ses *Installations mouvantes* en formule souper-spectacle (à l'Espace Lafontaine) une version toute spéciale pour le 10^e anniversaire.

Jérôme Minière reprend lui aussi son *Épicerie musicale*, qui jumelle culture musicale et agriculture, avec Marie-Pierre Normand et la participation de Tristan Malavoy. En kiosque: des fruits pour nourrir le corps et l'esprit.

L'ensemble **Constantinople** était des toutes premières Escales en 2004. Il revient avec *La nuit aux 1000 oreilles*, reconstitution imaginaire de la musique de la poétesse grecque de l'Antiquité, Sappho. La composition pour instruments persans, viole d'amour, clarinette basse et percussions donne vie à des vers portés par la chanteuse grecque invitée, Savina Yannatou.

L'art sonore est à d'ailleurs à l'honneur de cette 10^e mouture. Outre les fidèles, le Français **Christophe Hocké** s'installe dans son *Human Juke Box*, autour de la Place des Arts. Il y distille musiques et chansons des années 60 à nos jours, au gré des desirs des passants. Il suffit de tourner les boutons... Entre boîte à musique et cabinet de curiosités.

LA LICORNE

production LES ÉTERNELS PIGISTES

certification LA MANUFACTURE

Texte : Christian Bégin
Mise en scène : Marie Charlebois

DE RETOUR À MONTRÉAL
DU 3 AU 21 SEPTEMBRE

Photos: Dominique Guézard

Avec
Christian Bégin
Marie Charlebois
Philippe Lambert
Pier Paquette
Isabelle Vincent

Au Théâtre La Licorne
4559 rue Papineau
Billerie
514.523.2246

Conseil des arts et des lettres Québec

THOMAS HELLMAN

CHANTE

Roland Jifùère

EN SPECTACLE

Une mise en scène de Thomas Hellman et Brigitte Haentjens

4 et 5 septembre au Musée national des beaux-arts du Québec (Québec) ; 418-643-2150

18 septembre au Théâtre Français du Centre National des Arts (Ottawa) ; 1-888-991-2787

24 au 27 septembre au Théâtre de Quat'Sous (Montréal), dans le cadre du Festival international de la littérature (FIL) ; 514-845-7277

thomashellman.com

Virginie Brunelle
Compagnie Virginie Brunelle **PLOMB**
12, 13, 18, 19, 20 septembre 20 h

CHORÉGRAPHE Virginie Brunelle

INTERPRÈTES Isabelle Arcand, Luc Bouchard-Boissoneault, Karina Champoux, Sophie Corriveau, Claudine Hébert, Francis La Haye, Anne Le Beau, Simon-Xavier Lefebvre, Nicolas Patry

ÉCLAIRAGES Alexandre Pilon-Guay

UNE COPRODUCTION DE L'AGORA DE LA DANSE.

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

ISABELLE ARCAND / PHOTO ALEXANDRE TRUDEAU

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Karajan 1970s, la décennie prodigieuse

Le *collector* que Deutsche Grammophon consacre au chef autrichien s'avère un vrai joyau de discothèque

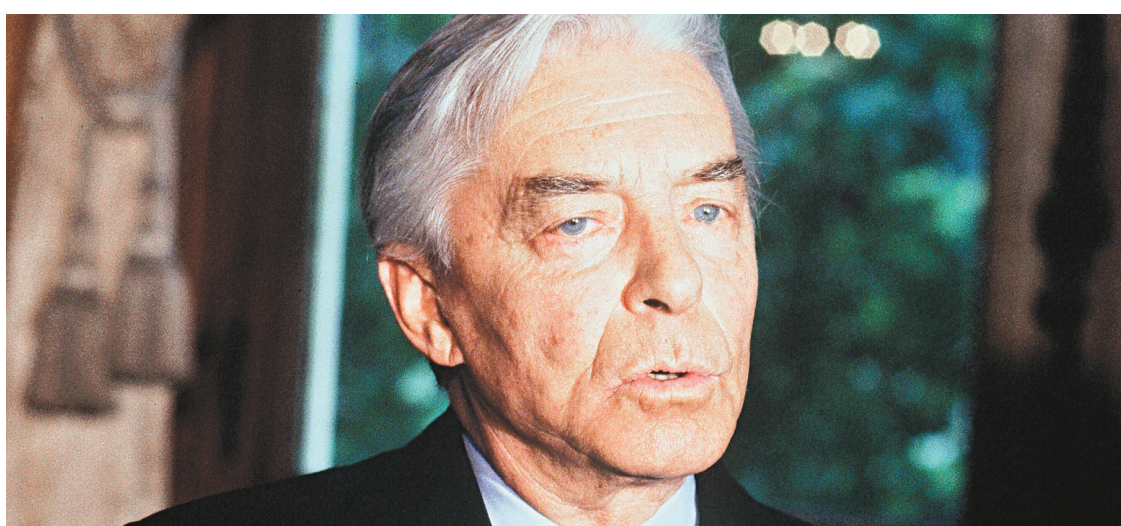
CHRISTOPHE HUSS

Après avoir publié, au printemps 2012, un coffret rassemblant ses enregistrements réalisés par Herbert von Karajan dans les années 60, Deutsche Grammophon poursuit avec un coffret intitulé *Karajan 1970s* qui nous amène au cœur de l'art de ce chef.

Avec la publication des 82 CD de ce coffret, Deutsche Grammophon (DG, 82 CD, 479 1577) joue indéniablement la carte du luxe. Alors que la mode est aux mises en boîte en vrac avec pour seul objectif d'offrir le plus de CD au prix le plus bas, DG mise sur la légende Karajan pour vendre un vrai *collector*, un joyau de discothèque. On est loin des reproductions de pochettes bâclées du cube Philips, l'«Original Jackets Collection», avec ses visuels très fidèles aux originaux et tous ses cartons pelliculés.

Comme dans *Karajan 1960s*, les enregistrements d'opéras ne figurent pas dans le coffret. Ils viendront sans doute enrichir la dernière boîte, à venir l'an prochain, celle des années numériques, une décennie 80 marquée par des réenregistrements à tour de bras, la souffrance liée à la maladie et la brouille finale de Karajan avec son orchestre berlinois.

De ce côté-ci de l'Atlantique, on a toujours un peu de mal à cerner, voire à comprendre l'aura et l'omnipotence du chef d'orchestre autrichien Herbert von Karajan (1908-1989) sur l'Europe musicale. Aux États-Unis, les top 5 rivalisaient en un certain équilibre entre — pour prendre les figures légendaires des années

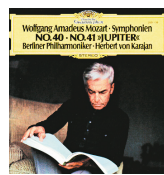


Au Québec, on a toujours un peu de mal à cerner l'aura du chef d'orchestre Herbert von Karajan.

60 — Bernstein à New York, Reiner à Chicago, Szell à Cleveland, Ormandy à Philadelphie et Munch à Boston.

Au même moment en Europe, Berlin et Vienne restaient les plaques tournantes de la vie musicale. Karajan contrôlait les deux, en tant que directeur musical de l'Opéra de Vienne (1957-1964) et chef à vie de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Après le divorce viennois de 1964, le chef concentra son ardeur conquérante à Berlin. Les années 70 sont celles de la récolte des fruits, l'apogée d'un travail forcené sur un idéal sonore.

C'est cet idéal lui-même qui divise les pro et les anti-Karajan. Il est légitime que les sceptiques soient plus nombreux sur ce continent-ci, puisque le fondu recherché par le chef autrichien, reposant sur les cordes, est aux antipodes de la transparence et du tranchant des cuivres affûtés et percussions découpées des orchestres nord-américains, tels que cultivés par les immigrants hon-



grois Szell et Reiner. Les équivalents de Karajan ici, en termes de quête esthétique par la sonorité, sont Leopold Stokowski — au prix de tripotillages des partitions — et Eugene Ormandy, qui avait fait des «cordes de Philadelphie» un concept.

La différence entre Stokowski et Karajan est cependant flagrante: alors que le meilleur ami de Mickey Mouse invente un univers sonore propre à chaque partition, Karajan ramène toute la musique à son propre univers. Rossini et Beethoven sont réunis — pour la première fois! — dans un même dessein.

Outre les quelques curiosités baroques (Bach et Vivaldi), c'est dans Schumann, compositeur qui appelle la

transparence, que le système montre le plus ses limites et dans Brahms, véritable rouleau compresseur, qu'il porte ses fruits les plus opulents.

Les leçons

Plus que les enregistrements EMI de la même époque, souvent sinistrés par des captations sonores boueuses, la décennie 1970 de DG nous donne le véritable portrait artistique du chef. C'est à cette période de sa vie qu'il est en total contrôle de la «machine berlinoise». Ce contrôle inclut le processus d'enregistrement. Karajan a ses directeurs artistiques, Michel Glotz ou Hans Weber, et son preneur de son, Günter Hermanns, qui signe toutes les captations de ce coffret. Il a même son photographe, Siegfried

Lauterwasser, habilité à lui tirer le portrait!

La décennie 70 reste dans la mémoire des discophiles comme celle des grandes intégrales: Beethoven (1976-1977), Brahms (1977-1978), Tchaïkovski (1975-1976) et des sous-estimées dernières symphonies de Mozart (1975-1977). On observe au milieu des années 70 un véritable déclin boulimique d'une volonté d'immortaliser un art à son acmé. Comme si Karajan avait convaincu Deutsche Grammophon qu'il avait atteint ses objectifs.

Et les deux intégrales impossiblement pâteuses, Schumann et Mendelssohn, qui datent de 1971, semblent appar-

et du son, le contrôle devient forcené, absolu. C'est dans ce cadre que s'inscrivent le phénoménal *Sacre du printemps* de 1976 (en fait des sessions eurent lieu en décembre 1975, décembre 1976 et janvier 1977) ou le somptueux disque Respighi, mais aussi la découverte tardive par Karajan de la musique de Mahler. Le coffret s'achève d'ailleurs sur le méconnu premier enregistrement, en studio, de la 9^e symphonie de Mahler, supplanté deux ans plus tard par l'édition d'un concert.

Par contre, je reste toujours réservé face à l'approche verticale statique de Bruckner. Dans cette esthétique, la 5^e symphonie reste cependant un bloc fascinant. Notons enfin que DG n'a pas éludé la présentation originale du double album des *Marches prussiennes et autrichiennes*, peu diffusé hors de la sphère germanique, car devenu gênant au fur et à mesure de la révélation de l'opportunisme du chef pendant la période nazie.

Deux bémols: le riche livret est certes trilingue, mais anglais, allemand et japonais. Par ailleurs, le regroupement des symphonies de Beethoven par rapport aux microsillons vaut l'absence des deux visuels les plus emblématiques du très inspiré Holger Matthies, celui de la *Cinquième* et celui de la *Septième*, au profit de ceux, bien plus ordinaires, ornant les microsillons originaux de la *Quatrième* et de la *Sixième*. Un détail, vous en conviendrez...

Collaborateur
Le Devoir

D Voir Un survol du coffret *Karajan 1970s*. ledevoir.com/culture/musique

DRONE
L'IMAGE AUTOMATISÉE THE AUTOMATED IMAGE
COMMISSAIRE INVITÉ GUEST CURATOR PAUL WOMBELL

LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL 13

« LA PLUS IMPORTANTE BIENNALE DE PHOTOGRAPHIE EN AMÉRIQUE DU NORD »
Simon Bainbridge, directeur du *British Journal of Photography*

GALA DE PRÉLANCEMENT DE LA 13^E ÉDITION
Cocktail VIP en présence de nombreux artistes.
Achetez vos billets maintenant!

FONDERIE DARLING
Mercredi 4 sept. | 18 h
Nombre de places limité
Billets 60 \$ (taxes incl.)

25 EXPOSITIONS EXHIBITIONS **14 LIEUX** SITES **PLUS DE 130 ŒUVRES** OVER 130 WORKS
MOISDELAPHOTO.COM 5 SEPT. - 5 OCT. 2013

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal

Canada

Mondriaan Fund

TOURISME Montréal

swiss arts council archelvetia

INSTITUT FRANÇAIS

Consul général de France à Québec

frame visual art Finland

JAPAN FOUNDATION

ifa Institut für Auslandsbeziehungen e.v.

BRITISH COUNCIL

CANADIANART

LE DEVOIR

Partenaire de saison Hydro Québec OSQ orchestre symphonique de Québec

SAISON 2013-2014

Fabien Gabel
DIRECTEUR MUSICAL

CONCERT D'OUVERTURE

12 SEPTEMBRE 2013
GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC - 20 H

FABIEN GABEL CHEF
EMANUEL AX PIANO

BEETHOVEN LES CRÉATURES DE PROMÉTHÉE, OUVERTURE
BEETHOVEN CONCERTO POUR PIANO N° 3
BRAHMS SYMPHONIE N° 4

ABONNEZ-VOUS OU CRÉEZ VOTRE SÉRIE À LA CARTE
418 643.8131 // osq.org

Québec Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts VILLE DE QUÉBEC Grand Théâtre de Québec LOTO QUÉBEC CIBC SNG-LAVALLIN TD INDUSTRIELLE ALLIANCE Canal Santé @simons RioTintoAlcan Desjardins COSSETTE HSBC leSoleil

CULTURE › PETIT ET GRAND ÉCRANS



NIAGARA FILMS

Pour sa première collaboration avec une actrice professionnelle, Bruno Dumont dirige... Juliette Binoche.

Bruno Dumont, gardien de la marge

Son *Camille Claudel 1915* retrace le quotidien de l'ex-élève et amante de Rodin dans un asile

MARTIN BILODEAU

« *La vie de Camille Claudel à l'hôpital était simple. Sa seule attente, sa seule joie, c'était la visite de son frère* », résumait Bruno Dumont lors de la dernière Berlinale, où était projeté en compétition son brillant opus sur la célèbre sculptrice qui, atteinte de psychose paranoïaque, a passé les 30 dernières années de sa vie enfermée dans un hôpital psychiatrique. Partant de cette idée de dénuement et d'attente, le cinéaste de *L'humanité* et de *Flandres* a créé *Camille Claudel 1915*, une microchronique en vase clos avec, pour la première fois dans son œuvre, une actrice professionnelle: Juliette Binoche. L'action échelonnée sur trois jours précède et suit une visite de Paul Claudel (excellent Jean-Luc Vincent) à Camille, enfermée depuis un an dans un hôpital psychiatrique près d'Avignon. Le journal médical de son séjour ainsi que la correspondance du frère et de la sœur ont fourni sa matière première au scénario rigoureux et quasi ascétique, montrant dans son quotidien l'ex-élève et amante de Rodin entourée de handicapées intellectuelles jouées par de vraies patientes. Rencontre avec un gardien de la marge.

Nous avons très peu d'information au sujet des trente années passées par Camille Claudel à l'hôpital psychiatrique. Comment avez-vous envisagé le film, sur le plan biographique ?

Ce peu d'information, c'est justement ce qui m'intéressait. Camille Claudel passait beaucoup de temps à ne rien faire. L'histoire s'en trouvant réduite, ça donne beaucoup de place pour la mise en scène. Du coup, je pouvais approfondir Camille Claudel, son visage. Je pouvais aller plus en profondeur, donner de l'espace à son intériorité.

Les femmes, dans vos films, possèdent une force spirituelle très grande. Est-ce que Camille Claudel prolonge votre réflexion sur la féminité ?

Oui, sûrement... Camille Claudel est une femme exceptionnelle dans l'histoire de l'art occidental. A la fin du XIX^e siècle, elle était une artiste accomplie qui maîtrisait un art comme aucune autre femme avant elle. Son histoire, c'est celle d'une puissance d'expression artistique très, très grande, et d'une déchéance tout aussi grande. Pour cette raison, elle reste une icône de la condition des femmes, de leur aliénéation. [...] Pour les jeunes filles, elle incarne un modèle romantique, tragique. N'oublions pas qu'à l'époque de son arrivée à l'hôpital, Camille Claudel était une femme célèbre. Ne serait-ce que pour cette raison, Juliette Binoche, qui est aussi très célèbre, ne gênait pas l'expression de Camille Claudel.

Pourquoi avoir choisi ce moment dans le temps, 1915 ?

Je me suis posé à l'âge de Juliette Binoche. C'est-à-dire qu'en 1915, Camille Claudel avait l'âge qu'a Juliette Binoche aujourd'hui. Donc,

j'avais déjà une correspondance. En filmant Juliette, j'avais le portrait de Camille. Et après, Juliette a accepté ma façon de travailler, elle a accepté de ne pas avoir de scénario. Elle a accepté de ne pas être maquillée. Elle a accepté de se dénuder, en fait. Elle m'a donné ce qu'elle est.

Vous posez sur Paul Claudel un regard ambigu.

Dans la tragédie de Camille Claudel, il y a une grande énigme: c'est l'attitude de la famille. Pourquoi Paul Claudel, grand poète, grand tragédien, grand diplomate français catholique, chrétien, a-t-il abandonné sa sœur? Ce mystère m'intéressait. Paul, c'est le contraire de Camille. C'est le verbe, c'est la poésie pure. L'arrivée de Paul, c'est aussi l'arrivée [dans le film] du verbe. Ce qui m'intéressait, c'est la confrontation des deux, de la maladie et de la poésie.

On ne mesure pas l'ampleur de la maladie mentale de Camille avant que Paul apparaisse.

Absolument. Tant qu'elle est avec les malades mentaux très profonds, elle apparaît comme quasiment normale. Et dès que le frère arrive, on s'aperçoit qu'elle n'est pas normale, qu'il y a comme une faille. Donc, c'est l'autre qui renvoie la faille. C'est la relation à l'autre qui détermine si je suis normal ou pas. C'est terrifiant.

Est-ce que le fait que Camille était sculptrice a influencé votre façon de filmer votre actrice ?

C'est très difficile de filmer un artiste à l'œuvre. Quand le peintre peint, le cinéma peint le peintre qui peint. Ça devient un truc un peu compliqué. Le fait que Camille Claudel ne sculpte plus me plaisait beaucoup. Elle est dans le film une femme qui a été. Son oisiveté me plaisait. J'ai dit au directeur de la photo de filmer le plus simplement possible, dans la lumière naturelle. A Juliette, j'ai dit: «*La caméra n'ira pas vers toi, c'est toi qui dois venir vers elle.*» Il fallait qu'elle se contraigne à cette obligation technique, pour que son regard soit toujours le mieux placé, pour que le spectateur soit vraiment au centre d'elle.

À travers Juliette, avez-vous l'impression d'entrer dans le système ?

Non. C'est Juliette Binoche qui est venue me rejoindre dans la marge. Je suis un gardien. Ce n'est pas moi qui suis allé vers elle. J'ai aimé qu'elle vienne. C'est un beau geste. Une artiste comme elle va vers plein de cinéastes. Nous, on ne bouge pas.

De quoi êtes-vous le gardien ?

Le gardien d'une certaine poétique, artistique, artisanale, qui n'est pas conçue dans le moule industriel auquel je ne veux pas adhérer. Je dispose d'une liberté qui me permet de considérer le cinéma comme un moyen d'expression de la nature humaine, comme un art et non pas comme un divertissement. Je suis le gardien de ça.

Collaborateur
Le Devoir

TÉLÉVISION

Tout va si bien...

La vie parfaite brosse le portrait d'une famille recomposée, surexcitée et endettée

STÉPHANE BAILLARGEON

O', *Yamaska, Tac-tik, La galère, Les Parent, Un sur 2...* Il y a déjà beaucoup (trop?) d'émissions autour du couple et de la famille. La télévision d'ici obsède autour de l'intimité, des bonheurs et des malheurs privés.

Seulement, cet écran du *cocooning* marche et rameute les foules et il semble naturellement tentant d'en rajouter. Pour s'insérer et se justifier, il faut au moins tenter de faire original, sortir de l'autoroute du gag quoi, sinon à quoi bon?

Cette année, c'est au tour du monde de l'humour de proposer des rajouts en apparence audacieux et prometteurs au lot déjà surchargé. TVA a dévoilé cette semaine un tout petit bout du secret des *Beaux malaises*, série écrite et jouée par le grand *stand up* surdoué Martin Matte. Le canevas oscille autour de la vie familiale hétérodoxe d'un humoriste baveux, pince-sans-rire et politiquement très incorrect. On trépigne.

ICI Radio-Canada Télévision envoie sa propre salve comique dans le clan familial dès maintenant avec *La vie parfaite*. Le couple de scénaristes Isabelle Pelletier et Daniel Thibault a déjà donné *Mirador*, campé dans une agence de relations publiques. M^{me} Pelletier a été présidente de Genex Communications, une grande entreprise d'affichage intérieur. Ceux et celles qui suivent *tdanielthibault* savent à quel point son jugement humoristique mord dans le social, le politique et l'engagement. M. Thibault a beaucoup écrit pour le Festival Juste pour rire, Mario Jean, Claudine Mercier, Patrick Huard et Marin Matte, comme quoi, tout se touche, encore une fois.

La famille de *La vie parfaite* se recompose ainsi: il y a Eric (Steve Laplante), son fils Mathis (5 ans), sa femme Julie (Catherine Trudeau), son ado Elodie (13 ans) et leur nouveau «bébé miracle» Mégane (6 mois). C'est elle qui raconte la vie dans ce joyeux monde de fou installé dans un McManoir de la Rive-Sud, à quelques minutes en auto du centre commercial DIX30. La vie par-



ICI RADIO-CANADA TÉLÉ

La vie parfaite dès le 11 septembre à 21h30 à ICI Radio-Canada Télé, complète une soirée humoristique avec *Les pêcheurs* à 21 h et *Les enfants de la télé* à 20 h.

faite est en banlieue.

C'est là qu'Eric se procure n'importe quoi, pour en quelque sorte «acheter» ses émotions comme d'autres les mangent. «*Son pusher, c'est le vendeur du magasin électronique*», explique les documents promotionnels. Julie tente de tout organiser et

Cet écran du cocooning marche et rameute les foules et il semble naturellement tentant d'en rajouter

cherche constamment de l'argent pour équilibrer les fins de mois de son entreprise de pub. L'ado Elodie, un peu enrôlée et très délurée, manipule tout le monde et surtout sa mère «*qui a élevé D' Jekyll et M' Hyde sans s'en apercevoir*».

Mathis ne dit jamais rien et casse tout, lui compris. Au premier épisode, l'arrivée inopportune d'Estelle, la mère nouvellement veuve d'Eric, ébranle encore plus le quintette en désordre. Estelle, «*croisement improbable entre Mary Poppins et l'inspecteur Clouseau*», inspirée de la vraie mère de M. Thibault, se propose préposée au gardien-

nage de Mégane et Mathis et multiplie les gaffes comme les catastrophes. À la fin de ses excellents services, les pompiers, les ambulanciers et la police interviennent au manoir de carton-pâte des Pedneault-Poliquin.

Les genres s'amalgament dans cette série tragicomique, où le rire trace le portrait d'une situation absurde, la nôtre. Le comique de situation domine. Certaines scènes glissent vers le burlesque, d'autres trempent dans la bédé, la caricature, la satire ou le grotesque.

Des exemples? En voici quelques-uns concentrés autour des seuls noms de quelques personnages néoquébécois, une autre originalité de cette série dans un univers télévisuel désespérément «de souche» qui les ignore globalement (sauf *30 Vies*, merci). Or donc, le père de Julie (joué par Rémy Girard) adopte une petite Haïtienne et la prénomme Ginette, comme sa propre mère. Le vendeur de belles qui manipule parfaitement Eric s'appelle Kevin Nguyen. Le comptable de Ju-

lie, Amhed, vient de faire changer son prénom pour Jean-François et suggère de se faire appeler J.-F...

«*Le titre est ironique bien sûr*», explique M. Thibault. *Nous voulons restéer le monde dans lequel on vit, celui de l'antirève américain, celui du chaos perpétuel.*»

C'est le maître mot de cette nouvelle affaire, qui commence sa vie utile le 11 septembre, jour du chaos, moment fondateur de ce siècle du cauchemar plus ou moins climatisé. La pagaille règne. Les rebondissements incontrôlés se multiplient à une vitesse effrénée, à l'image du quotidien hyperactif de tant de familles actuelles.

Le réalisateur Louis Choquette, qui a travaillé sur le début des *Parent*, explique avoir tourné une cinquantaine de scènes pour les quelque 22 minutes de chaque épisode, alors que la norme en exigerait la moitié. «*C'est très court et c'est très punché*», dit-il en parlant de ce portrait d'une famille normale recomposée, surexcitée et endettée. En gros, il a raison.

Le Devoir

Un Allen noir et vitriolique

BLUE JASMINE (JASMINE FRENCH)

Réal. et scénario: Woody Allen. Avec Cate Blanchett, Alec Baldwin, Sally Hawkins, Bobby Cannavale, Peter Sarsgaard, Andrew Dice Clay, Michael Stuhlbarg. Image: Javier Aguirresarobe. Montage: Alisa Lepselter. 98 min.

ODILE TREMBLAY

S'il est une œuvre à laquelle Woody Allen s'est collé pour son dernier film, c'est la pièce *Un tramway nommé désir* de Tennessee Williams (portée à l'écran par Elia Kazan en 1951). Le personnage principal, incarné par une Cate Blanchett au sommet de son art, fait plus qu'évoquer celui de Blanche DuBois, cette femme raffinée et déclassée qui atterrit chez sa sœur Stella, plus fruste, et se brise les ailes. Le film épouse son archétype, même si l'action s'est déplacée de La Nouvelle-Orléans à San Francisco et que des détails varient. Blanchett avait joué Blanche DuBois au Kennedy Center de Washington, sous la direction de Liv Ullman, en 2009. De toute évidence, la chimie entre elle et Allen opéra particulièrement, l'un fécondant l'autre.

Blue Jasmine est le plus noir et le meilleur film de Woody Allen depuis des lustres. Par ailleurs, il est un de ses rares opus à s'ancre carrément dans la critique sociale. Comédie au scénario bétonné

portée par les personnages secondaires, tragédie du côté de l'héroïne. Deux tons, deux mondes, mais tissés serré. On est loin de son précédent *Ita Rest with Love*, escapade italienne mal conçue, ou même de la batterie de ses superficielles, charmatrices ou pas, incursions romanesques ou policières des dix dernières années. Revenir au pays lui sied. Il a trempé sa plume dans le vitriol et s'offre un *alter ego* féminin plus névrosé que lui, si tant est que ce soit possible, en la regardant se débattre comme un animal piégé.

Jasmine, née Jeanette, avait épousé à New York le riche Hal, infidèle, bronzé et musclé (Alec Baldwin, découvert en *flashback*) sorte de Bernard Madoff qui a escroqué ses clients et croupit désormais en prison. Madame, divorcée, aux abois, d'une suave élégance (bravo à la costumière Suzy Benzinger!), arrive donc ruinée mais en première classe sur son vol, chez Ginger, cette sœur regardée de haut (Sally Hawkins, d'un kitsch et d'une énergie délirante), miroir de ses propres origines, sans ambition ni culture, compagne d'un homme violent et vulgaire (Bobby Cannavale, un Stanley cocasse et ridicule). Ce petit appartement sans grâce accueillant les amis mal dégrossis tient de l'enfer pour la belle déchue gavée d'alcool et d'anxiolytiques, qui cherche à s'en sortir. On songe parfois à Gena Row-

lands dans *Une femme sous influence* de Cassavetes. Ce rôle de maturité, la meilleure incarnation à l'écran de sa vie, entraîne Blanchett (*Elisabeth, Aviator, I'm not There*) aux portes de la folie, après être passée par tous les états d'âme possibles. L'actrice évolue en des zones de profondeur à sa filmographie inédites. On l'attend aux Oscars, Allen aussi. Déjà à l'affiche aux États-Unis, *Blue Jasmine* reçut un accueil triomphal mérité.

Woody Allen joue habilement d'effets de contraste: héroïne dramatique aux prises avec des êtres de caricature proprement alleniens qui portent les ressorts comiques. Deux mondes aussi: le New York des riches, le San Francisco des pauvres hors de la carte postale, mais sous un certain mépris de cinéaste face aux rôles secondaires (faiblesse de l'œuvre), car il n'aime, c'est criant, que Jasmine, cette Jasmine pourtant issue de l'œuvre d'un autre. Dédain d'artiste pour ses propres créatures doublé du snobisme allenien.

Les étapes de sa déchéance sont des stations de chemin de croix: du dentiste mal attiré qui lui saute dessus au beau diplomate (Peter Sarsgaard) qui peut la sauver, mais... Avec retours du côté du passé à Manhattan où le ver était déjà dans la pomme. En trajectoire parallèle, Ginger, qui, sous l'influence de sa sœur, cherche à s'émanciper aussi. Sally Hawkins est pétillante de



MÉTROPOLE FILMS

Héroïne dramatique, Jasmine (Cate Blanchett) est aux prises avec des êtres caricaturaux.

vie, mais comme tous les autres personnages de second plan, elle appartient à un monde de comédie burlesque, sans vraie couche d'humanité. Mais l'action rebondit sans pauses, le montage est d'enfer, la musique bien choisie.

Le cinéaste de *Manhattan* a condamné, comme Williams, son héroïne sans rédemption possible, davantage que ses héros de films précédents, même les plus pessimistes à la *Crimes and Misdemeanors*. Pour elle et la Blanche DuBois qui l'inspire, il a troqué le cynisme et la comédie de situation pour atteindre au cœur de la grande tragédie. Prouvant qu'un cinéaste ne se renouvelle jamais mieux qu'en se frottant à l'esprit d'un autre.

Le Devoir

CINÉMA

Denis Côté, de colère et de risque

Le cinéaste place *Vic + Flo* ont vu un ours dans la frange « la plus écrite et la plus appliquée » de sa filmographie

ANDRÉ LAVOIE

Univers glauque, silences pesants, caméra attentive: *Vic + Flo* ont vu un ours, septième long métrage de Denis Côté, porte bel et bien sa signature tout en affichant une humanité (un vilain mot pour le principal intéressé!) qui émerge de cette rencontre entre rescapés de la prison, représentants de la loi et crapules en cavale. Bienvenue dans le monde de l'ancien critique faisant plus que jamais son cinéma.

Nos trajectoires s'étaient un temps croisées quand nous exerçons le même métier, mais depuis que Denis Côté a laissé tomber son chapeau de critique, en 2005, je n'avais que fréquenté son œuvre, imprévisible et singulière. Or, malgré les années, les prix et les tournées dans tout ce que la planète compte de festivals, l'homme est resté le même: volubile, opiniâtre, chaleureux, jamais avare de détails et de confidences. De plus, seuls ceux qui ne connaissent pas son goût du risque, et de la provocation (il parle de *Carcasses* et de *Bestiaire* comme de « films de vengeance contre l'industrie du cinéma »), seront surpris de le voir flanqué de Pierrette Robitaille, grande actrice comique et populaire (*Laura Cadieux*, *Nuit de noces*, *Mambo italiano*) et une bonne étoile de la galaxie Denise Filtrault.

Robitaille et Côté forment un duo aux limites de l'improbable, mais devant *Vic + Flo* ont vu un ours (en salles le 6 septembre), l'alliance semble couler de source, tout comme celle entre l'actrice et ses principaux partenaires à l'écran, Romane Bohringer, Marc-André Grondin et Marie Brassard. Pour réunir tout ce beau monde aux accents et aux univers différents dans une cabane à sucre déglinguée, il fallait Denis Côté. Et Pierrette Robitaille en a été la première surprise. « Qu'est-ce qui l'a intéressé et inspiré en moi? Je l'ignore toujours, confesse-t-elle de sa voix



Pierrette Robitaille et Denis Côté forment un duo aux limites de l'improbable, mais devant *Vic + Flo* ont vu un ours, l'alliance semble couler de source.

douce et empreinte de timidité. *Travailler avec des gens qui ont une vision différente, ça nous confronte, ça nous allume... et ça donne d'autres résultats.* Même si elle avoue avoir parfois trouvé le tournage « intense et contraignant », le personnage de Victoria fait résolument partie de son univers, évoquant avec affection cette femme « à la fois fragile et dure, souffrante et encore capable d'aimer », sortie de prison, mais « dont on ne sait rien du passé, et c'est très bien comme ça ».

Faire parler des femmes

Denis Côté ne saurait en dire plus, nullement intéressé à jouer à « l'apôtre du réalisme social ». Pour lui, les défis face à *Vic + Flo* se situaient à un autre niveau. « Après plusieurs personnages masculins et un peu autistes comme celui dans *Curling*, et Pierrette Robitaille en a été la première surprise. « Qu'est-ce qui l'a intéressé et inspiré en moi? Je l'ignore toujours, confesse-t-elle de sa voix

Pierrette Robitaille, il en est satisfait, mais ne cache pas qu'il a d'abord vu sa présence « comme un défi » et « le choix d'un gars tanné de toujours voir les mêmes têtes dans les films québécois ». Tout ça avec un budget de plus de deux millions de dollars « sur les épaules », « et la machine du cinéma qui l'épuise, allergique à l'argent qui se dépense pour rien ».

Ce type de commentaires à l'emporte-pièce, le cinéaste à la bouille angélique et aux mille tatouos ne cesse de les répéter avec conviction, lui qui considère que « le rôle d'un cinéaste, c'est d'être tout le temps en colère contre quelque chose ». Les mauvaises langues diront qu'à ce chapitre, il est d'ores et déjà le plus grand, ayant conservé de son passé de critique sa propension pour les coups de gueule et les formules lapidaires. Sur son image de mauvais garçon, il affiche une certaine lassitude, désolé d'avoir à se justifier plutôt que de parler de ses films qu'il surnomme parfois « des

objets », ou « une brique » posée sur le mur de sa filmographie.

Beaucoup disent déjà que celle de *Vic + Flo* ont vu un ours apparaît comme la plus solide, Côté reconnaissant, à son corps défendant, que ce film se situe « dans ma frange plus ambitieuse, plus écrite, plus appliquée ».

Quant à Pierrette Robitaille, elle se souvient encore avec émotion de l'Ours d'argent remis au cinéaste des mains de Wong Kar-wai, au dernier Festival de Berlin, et se dit fière de ce rôle qui, dit-elle, l'a révélée à elle-même, rien de moins. Je n'ai pu résister à l'envie de lui demander si sa redoutable complice Denise Filiatrault avait vu sa performance. « Non, pas encore, mais elle m'en a parlé: "Y paraît que t'es écaurante là-dans!" », adoptant son énergie légendaire. D'ailleurs, passez le mot: la reine du timing a entièrement raison.

Collaborateur
Le Devoir

Un cœur qui bat en quatre temps

Avec *Adore*, Anne Fontaine aborde les rives semi-incestueuses

ODILE TREMBLAY

C'est son premier film en langue anglaise, mais la Française Anne Fontaine (*Nathalie*, *Coco avant Chanel*, etc.) avoue ne pas vibrer au rêve américain. Ce film-là imposait sa langue, voilà tout. *Adore* (en anglais *Perfect Mothers*), adapté d'une nouvelle de Doris Lessing, prix Nobel de littérature, aborde les rives semi-incestueuses d'un quatuor: deux amies d'enfance (Naomi Watts et Robin Wright) sur une plage australienne ont chacune un fils, des copains surfeurs beaux et bronzés.

Elles auront une liaison avec le garçon de l'autre, dans l'autarcie d'un monde parallèle. « *L'Australie apporte une troisième dimension à l'histoire. J'ignoraux au départ où l'histoire se déroulerait, mais ces paysages magnifiques nous entraînaient vraiment au bout du monde.* » Et puis cela correspondait aux lieux réels de l'action. « *J'ai rencontré à Londres Doris Lessing*, explique Anne Fontaine. *Cette histoire était véridique. Du moins l'avait-elle entendue raconter dans un bar en Australie par un ami des garçons.* »

Brillante peintre sans complaisance de l'expérience féminine, Lessing avait 92 ans au moment de leur rencontre (aujourd'hui 94). « *Dans la nouvelle, ça se termine de façon abrupte*, estimait Anne Fontaine. Mais pourquoi voulez-vous que ça se termine? lui a demandé l'auteur du *Carnet d'or*. « *De fait... Doris Lessing a toujours dynamité les codes de la famille.* » Elle en a fait autant.

Son scénario, elle l'a coécrit avec Christopher Hampton (seconde collaboration après *Coco avant Chanel*). Mais tout a commencé quand le producteur Dominique Besnehard lui a suggéré d'adapter cette histoire. La cinéaste voulait faire son film en français. « *Mais je n'imaginai pas d'actrices françaises dans ces rôles-là, ni de paysages assez exotiques chez nous. Et puis, en français, les dialogues devenaient psychologisants ou scabreux. Il fallait que ça se déroule ailleurs. Les Anglo-Saxons possèdent une ironie particulière et leurs actrices, une grâce. Quand j'ai compris que le film devait être tourné en anglais, j'ai refusé de le réaliser.* »

Mais à l'heure de présenter *Coco avant Chanel* au Festival de Telluride, l'actrice Julianne Moore l'a convaincue de s'y frotter. « *Elle n'a pas pu jouer le*

rôle, mais m'a proposé Robin Wright. Naomi Watts s'est enthousiasmée de son côté. Ce sont des personnages stimulants pour des actrices hollywoodiennes, pour enfin sortir des moules, s'affranchir. Elles se sont appréciées sincèrement. »

S'est-elle sentie étrangère, Anne Fontaine, avec son anglais imparfait, dans une Australie soleil? « *Pas vraiment! Je croyais que tout serait différent, mais une fois concentrés sur le plateau, un vocabulaire succinct vous aide à communiquer l'essentiel.* »

La cinéaste a rejoint les actrices, plus âgées dans la nouvelle, pour éviter un côté sinistre. « *Je voulais mettre en scène deux belles femmes, sensuelles et désirables, en érotisant le film.* »

Tous les acteurs sont Australiens, sauf Robin Wright et le film (en clôture du FFM le 2 septembre et en salles le 6), une coproduction France-Australie. « *J'aime beaucoup les jeunes acteurs Xavier Samuel et James Frecheville [qui joua dans*

Animal Kingdom]. En Australie, les gens travaillent énormément leurs rôles, plus qu'en France. » Anne Fontaine rappelle à quel point ses films s'appuient toujours sur des apparences trompeuses. « *Ici, j'ai jamais joué avec le symbole de la transgression, sans jugement moral. Ces deux femmes ont un lien homosexuel refoulé et elles ont contaminé leurs fils respectifs. C'est un film sur le paradis perdu de la jeunesse. Moi qui suis spécialiste des triangles amoureux, je n'avais jamais raconté une histoire d'amour à quatre et ça m'intéressait. Ceux qui les entourent n'ont prise sur rien. Ensemble, ils ont quelque chose de granitique, comme un cœur qui bat en quatre temps.* »

Le film a été tourné surtout en extérieurs, avec la mer toujours en mouvement. « *Le défi fut d'y installer un ponton* », raconte Anne Fontaine qui est consciente que des spectateurs, surtout aux États-Unis où le puritanisme fleurit, pourront reprocher le sujet du film. En France, la critique fut divisée. « *A Sundance, il y avait des mormons dans la salle et certains se sont énervés. Je savais dès le départ que le sujet pouvait choquer, mais je reçois aussi des réactions enthousiastes d'écrivains, de femmes, en particulier. Les hommes hétéros classiques n'ont pas de place dans cette histoire.* »

Le Devoir

Poésie visuelle sur trame décousue

THE GRANDMASTER

Réal: Wong Kar-wai. Scénario: Xu Haofeng, Jingzhi Zou, Wong Kar-wai. Avec Tony Leung, Zhang Ziyi, Chang Chen, Jin Zhang. Image: Philippe Le Sourd. Montage: William Chang. Musique: Shigeru Umebayashi. 108 min.

ODILE TREMBLAY

La quête de perfection de cinéaste chinois Wong Kar-wai hante ce film aux images techniquement éblouissantes. Sous prétexte d'une bio — très romancée — de Ip Man, un des maîtres du kung-fu qui forma Bruce Lee, le cinéaste d'*In the Mood for Love* livre une fable mélancolique sur le déclin de la vieille Chine aux techniques millénaires d'un grand raffinement. Éthique et perfectionisme se sont abimés dans les rets de la modernité.

On assiste à d'extraordinaires scènes de combat — nul besoin d'être amateur de kung-fu pour s'en ravir — et la caméra du Français Philippe Le Sourd (qui succède au directeur photo habituel de Wong Kar-wai, Christopher Doyle), avec lumière nacrée sur images de contraste, fait merveille. Éclairs de génie, poésie visuelle sur trame décousue.

S'il a sans doute cherché à créer pour l'empire du Milieu une sorte de *Guépard* à la chinoise, Wong Kar-wai a égaré ses plumes aux étapes cruciales du scénario et du montage. Il faut dire qu'on a droit à une version plus courte que celle qui fut présentée au Festival de Berlin, passant de 122 minutes à 108. Le film en faisait 130 au départ. Son portrait de la Chine du

XX^e siècle avait peut-être été d'abord censuré par l'État, car on cherche les références à la Chine rouge. Devant ce film morcelé, à l'émotion sacrifiée (le romantisme déployé n'a guère le velouté de celui d'*In the Mood for Love*), on s'interroge. Précisons que la gestation de *The Grandmaster* a duré dix ans, pour mille raisons dont deux fractures de Tony Leung. L'esprit du film s'est égaré quelque part, par-delà les prouesses visuelles.

Cette histoire qui démarre au cours des années 30 et se poursuit jusqu'à la fin des années 50 met en scène Ip Man (Tony Leung), qui maîtrise une des formes du kung-fu, le *wing che*. Il ne trouvera pour égaler ses prouesses que la fille du grand-maître chinois Gong Baosen. La belle Gong Er (Zhang Ziyi) ap-

partient à une autre école d'art martial, le *ba gua*. Elle est seule à connaître la figure des 64 mains. Rivalités, désirs et combats se traduiront en superbes chorégraphies martiales. Baosen est assassiné, sa fille crie vengeance, et les intrigues se tissent. L'occupation japonaise déchire le pays. Ip Man et Gong Er se retrouveront bien plus tard à Hong Kong, le charme rompu.

Tony Leung, acteur fétiche du cinéaste, avait donné la réplique à Zhang Ziyi dans *2046* — film déjà naufragé sur ses ambitions démesurées. Ici, la romance ne passe pas la rampe et l'actrice oublie de vieillir au long des ans, ce qui rend plus irréal encore leur pas de deux. Que dire? Wong Kar-wai, qui fait assaut de virtuosité, a égaré l'essentiel:



ALLIANCE
La lumière nacrée sur images de contraste fait merveille.

l'art de tisser une histoire. Mais le film fut tellement coupé. On ne sait trop à quelle étape le fil s'est rompu.

Le Devoir

EXCENTRIS



ET AUSSI À L'AFFICHE :

CARRÉ ROUGE SUR FOND NOIR EN ATTENTE DE VISA
SANTIAGO BERTOLINO / HUGO SAMSON

THE GRANDMASTER G+
WONG KAR-WAI

LES 4 SOLDATS G+
ROBERT MORIN

JOBS G+
JOSHUA MICHAEL STERN

ACHTUNG FILM ! : OH BOY EN ATTENTE DE VISA
JAN OLE GERSTER - JEUDI 5 SEPTEMBRE À 19H

JASMINE FRENCH (BLUE JASMINE) G+
WOODY ALLEN - 98 MIN, V.O. ANGLAISE AVEC S.-T.F.

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CINEMAEXCENTRIS.COM

« J'ai senti une grande émotion m'êtreindre dès les premières images ».

Nathalie Petrowski, La Presse

PRODUCTIONS MULTI-MONDE et LES FILMS DU 3 MARS PRÉSENTENT

CARRÉ ROUGE SUR FOND NOIR

LE CONFLIT ÉTUDIANT : L'ENVERS DU DÉCOR

UN FILM DE SANTIAGO BERTOLINO et HUGO SAMSON
CAMÉRA ET PRISE DE SON: SANTIAGO BERTOLINO et HUGO SAMSON MONTAGE: ANDRÉA HENRIQUEZ
MUSIQUE ORIGINALE: RENÉ LUSQUIER PRODUCTION: LICIE PAGEAU
#carrerougefilm

ROGERS Documentary Fund CMF FMC Québec

Québec

Canada

F3M

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! EXCENTRIS 514 847-2206